

*Le Roman colonial* de Daniel Poliquin, Montréal, Boréal, 2000,  
255 p.

Marcel Martel

Volume 20, Number 2-3, 2001

Gouvernance et société civile

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040285ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040285ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martel, M. (2001). Review of [*Le Roman colonial* de Daniel Poliquin, Montréal, Boréal, 2000, 255 p.] *Politique et Sociétés*, 20(2-3), 228–230.  
<https://doi.org/10.7202/040285ar>

---

*Le Roman colonial*

de Daniel Poliquin, Montréal, Boréal, 2000, 255 p.

Il n'est pas facile de catégoriser l'ouvrage de Daniel Poliquin, où le lecteur est confronté à plusieurs genres littéraires. Le récit débute par la mise en scène de deux principaux personnages fictifs : Charles-Olivier Lesieur, un baby-boomer nationaliste qui se définit comme un décolonisé et François Labine, un apolitique du Lac-Saint-Jean, qui n'est pas un souverainiste mais est heureux

de vivre au Canada. Par moments, l'ouvrage prend un ton autobiographique, l'auteur relatant à grands traits sa relation avec son père et son parcours de vie, notamment ses rencontres avec des étudiants québécois de passage à l'Université d'Ottawa, qui l'accusaient d'être colonisé. Enfin, de nombreux passages du livre sont consacrés aux réflexions de l'auteur sur certains nationalistes québécois et leurs rapports avec les groupes francophones en milieu minoritaire, leur construction de l'Autre et l'évolution de la société francophone du Québec depuis les années 1960. Divisé en deux parties et 17 chapitres, l'ouvrage permet à D. Poliquin de présenter sa conception du récit mémoriel francophone du Québec, qu'il assimile à un roman colonial puisque, selon lui, les nationalistes québécois sont des colonisés.

D. Poliquin taquine son lecteur à l'occasion et anticipe même la critique de son ouvrage. Son personnage Charles-Olivier Lesieur ne peut acheter *Le roman colonial* à cause de son titre et ne se gêne pas pour réprimander le libraire car il devrait avoir « honte de vendre des livres pareils » (p. 12). Ou encore, l'auteur presse le lecteur de lire son ouvrage au lieu de le condamner comme on l'a fait avec le désormais célèbre livre de Mordecai Richler sur le Québec.

En dépit du choix de deux personnages fictifs appartenant à la classe moyenne, D. Poliquin dépeint une société de baby-boomers, où les femmes sont peu présentes, divisée en deux groupes, les élites et le peuple. Les élites dont il est question sont composées de certains représentants des cercles intellectuels, tels que Josée Legault et Lise Bissonnette, des milieux culturels, tels que Yves Beauchemin et le cinéaste Pierre Falardeau, et des anciens chefs du Parti Québécois, René Lévesque, Jacques Parizeau et Lucien Bouchard. Bien que ces personnes ne forment qu'une partie des élites du Québec contemporain, l'auteur n'hésite pas à en faire leur porte-parole. Pour lui, ces gens sont colonisés, tandis que le peuple est libre. D'ailleurs, le personnage de F. Labine est le représentant de ce peuple. Il est dépeint comme « un homme libre, semblable en cela à des milliers de Québécois trop indépendants pour vouloir l'indépendance du Québec » (p. 40).

Le lecteur ne trouvera pas dans ce livre une réflexion originale sur le nationalisme. Cette idéologie est présentée comme une source d'intolérance, d'incompréhension, d'exclusion et inadaptée aux réalités contemporaines. D. Poliquin ne fait pas état de la distinction entre nationalisme ethnique et nationalisme civique, ce qui aurait donné plus de rigueur à sa critique. Au contraire, les nationalistes qui peuplent son ouvrage sont infantilisés et dogmatiques. Ce trait s'explique par sa définition du nationalisme, qu'il présente comme une croyance et une « expression politique de l'adolescence » (p. 98). D. Poliquin ne traite nullement de la transformation du nationalisme canadien-français en nationalisme québécois et des conséquences de cette mutation pour les groupes francophones en milieu minoritaire. Il ne cache pas son indignation devant les propos de l'écrivain Y. Beauchemin et du cinéaste P. Falardeau à l'égard de ces groupes. Au-delà de la dénonciation, il aurait été souhaitable que l'auteur retrace les origines du discours morbide sur la francophonie canadienne, qui constitue une des composantes du discours indépendantiste, au lieu d'attribuer ces jugements radicaux aux conséquences de la pensée nationaliste

québécoise, puisqu'il n'en a pas toujours été ainsi. Enfin, l'auteur tente de dédramatiser le phénomène de l'assimilation, processus qui a influencé le discours sur la morbidité du fait français hors Québec et dont les représentations inspirent la pensée indépendantiste. D. Poliquin rappelle qu'il connaît des francophones assimilés et heureux de leur état.

La vision de la société québécoise dans *Le roman colonial* présente quelques ressemblances avec celle que donne Gérard Bouchard dans son récent ouvrage, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*. Les deux auteurs accordent beaucoup d'importance à la dichotomie entre l'élite et le peuple pour comprendre l'évolution de la société québécoise. G. Bouchard parle du divorce des élites et du peuple et de leur éloignement respectif, notamment sur le plan culturel : les élites se sont intéressées à la France et y ont puisé leurs références pendant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle, alors que le peuple s'alimentait culturellement auprès des États-Unis. G. Bouchard affirme cependant que ces groupes se sont réconciliés. D. Poliquin, pour sa part, croit que les élites nationalistes ont infantilisé le peuple (p. 97) et que « [l']élite pensante aussi bien que [l']élite dirigeante se sont toujours arrangées pour qu'il en soit ainsi » afin de conserver le Québec dans l'état de colonisé (p. 151).

Plusieurs chapitres sont consacrés aux rapports de la société québécoise avec l'Autre. Quand cet Autre est défini comme un anglophone, D. Poliquin rappelle que le Canada anglais des J. Parizeau et L. Bouchard n'existe plus, puisque le Canada est devenu une société multiculturelle. Lorsque l'Autre est défini comme un Juif, l'auteur rappelle l'affaire Richler. Il est dommage qu'il n'ait pas développé davantage son chapitre sur l'antisémitisme. Enfin, le lecteur n'apprend pas grand-chose sur les rapports entre les francophones et les autres groupes ethnoculturels.

Il serait facile de conclure que D. Poliquin se livre à un exercice de *nationalism bashing*. L'auteur nous met toutefois en garde : « certains diront que je suis bien méchant envers ces pauvres nationalistes, que je caricature... Que ces grands sensibles se rassurent : les autres ne sont pas plus fins que nous autres » (p. 202). Les autres, dans ce cas-ci, sont les anglophones qui ont aussi leur propre roman colonial, que l'auteur développe très peu.

Les généralisations rapides que contient le livre nuisent aux critiques de D. Poliquin. Je pense ici aux passages consacrés au Québec et à la sympathie des élites envers le régime de Vichy, au modèle d'analyse élite/peuple et à la notion de colonisé, pour ne citer que ceux-là. Le lecteur reçoit l'image d'une société qui constitue un tout et est exempte de conflits et de querelles idéologiques. Or dans toute société des individus et des groupes ont divers intérêts, convictions et stratégies et se disputent l'espace politique et idéologique. Rendre compte de ces réalités constitue un défi et permettrait de présenter la complexité de l'histoire récente des francophones au Canada et des Québécois et du rôle de certaines élites. Par contre, *Le roman colonial* suscitera certainement bien des discussions.